

## **L'incarnation de la classe ouvrière**

Le lieu est un local. Un sous-sol, sous une tour. Rien pour plaire : tuyaux, ciment, flochage, amiante, meubles tubulaires, portes métalliques, et ainsi de suite. Le sol est peint en vert. Les murs sont-ils beiges ? La porte est entrouverte sur l'escalier de béton. Ainsi on se souvient de l'extérieur. La lumière est parfaitement plate. N'attendez pas ici des effets d'éclairage. N'attendez rien de ce genre. Quand on arrive, on tombe sur des gens. Peut-être quinze, peut-être plus. Des gens, on dirait, de toutes sortes, des grands, des petits, des jeunes, des vieux, des hommes, des femmes, des gros, des minces. Des gens comme vous et moi, habillés comme on l'est pour aller travailler, quand on n'a pas besoin (c'est toujours ça de gagné) de faire semblant de s'habiller pour aller travailler. Sur une table, dans un coin, des tomates, concombres, poulets rôtis, pizzas, œufs durs, du gruyère sous plastique, des baguettes de pain dans un grand sac en papier, des couverts de plastique, des assiettes en papier. Il est une heure et quart. C'est la pause. On découpe les poulets, les tomates, les concombres, les pizzas, le fromage. J'apprends comment ouvrir une bouteille de vin sans tire-bouchon. Sur une autre table, à l'autre bout du local, quelques objets : une cloche électrique, une bassine en aluminium, des combinaisons de protection en plastique blanc, une palette de bois ignifugée sur laquelle sont posées deux chaises. On tire des tables au milieu pour manger à l'aise. Tout le monde à l'air de se connaître. Chacun parle avec l'accent qui est le sien. Il faut sortir pour fumer, avant de reprendre le travail. Le travail ? Oui, c'est un travail. Un travail sur le travail. Sur la condition faite au travail, et sur la condition faite aux travailleurs, ceux qui travaillent, qui se déclaraient ouvriers, avant qu'on ne leur retire jusqu'à leur nom, trop chargé de luttes, de poèmes, de romans, de théâtre, de textes théoriques - trop chargé, c'est sûr -, pour le remplacer par celui d'opérateur. Un mot qui convient mieux. Un mot qui ne veut rien dire.

Tout ici n'est encore rien, et pourtant tout est en accord avec ce qui sera quand l'action commencera. Et, quand l'action commence, tout est différent. Rien n'a changé et tout a changé. Tout est réaliste et tout est enchanté. Ce sont les mêmes et ce sont d'autres personnes. Des foules. Des multitudes. Ils incarnent ce qu'ils sont et, par l'incarnation, se retrouvent tout autre. Avec joie, avec désespoir, avec espoir. Ils ne sont plus seuls. Entre eux, et les autres, il y a maintenant ce qui s'incarne en eux. Leurs gestes sont les mêmes, mais ils sont, maintenant, le sens de leurs gestes. Leurs voix sont les mêmes et elles sont maintenant le sens de leur souffrance. C'est comme une musique dont l'ordre naît, doucement, insensiblement, des bruits quotidiens. C'est comme un prêcheur noir qui passe insensiblement de la parole au chant. Rien n'est symbolique et tout devient signe. Tout est singulier, chacun est là, avec son accent, sa corpulence, sa maigreur, ses habits qui ne font pas sens, et tout est incarné, tout, c'est-à-dire tout ce dont on ne peut, chacun pour soi, qu'être affecté, en silence, en désordre, dans l'urgence, sans que jamais ne soit donné le temps, qui rapproche, qui fait comprendre, qui redonne prise. Alors, tout est réalisé. Même les concepts prennent chair. Même l'histoire prend chair. Ces gestes mécaniques, ces corps qui ont revêtus les combinaisons, on les reconnaît. Cette femme au désespoir, la bassine à ses pieds, parce que ses enfants ne mangent pas la tambouille de la cantine (et s'ils ne la mangent pas que mangeront-ils ?) ; cet homme, le dernier des hommes, qui embauche au noir les derniers des hommes ; cette jeune fille aphone qui fait ce qu'on lui dit, quand sonne la cloche, puis, toujours sans parler, qui refuse de le faire ; ces mots énergiques, dits avec énergie, comme s'il s'agissait de paroles d'espoir, par des stratèges aussi dérisoires que ce qu'ils affirment et peut-être aussi, non moins désespérés, que ceux qu'ils ont pour tâche d'exploiter d'une façon nouvelle, d'une façon dynamique, d'une façon où on met tout son cœur, où on s'engage vraiment, avec tout ce qu'on est. Son cœur, tu parles. Le cœur vous manque rien qu'à les voir. Et partout, dans chaque geste, dans chaque bouche, les mouvements, les paroles qui trahissent la contrainte. Je ne peux pas la payer plus, celle qui garde mes enfants. Je ne peux pas, sans papier, refuser ce travail - l'aspirateur dans les tours de bureau, le soir, dans le silence vide, angoissant, des couloirs. Je ne peux pas les nourrir mieux que la cantine qui les nourrit mal. Je ne peux pas ne pas externaliser, délocaliser, séparer, casser. Si je ne

le fais pas, qu'est ce que cela change, d'autres le feront. Je pèse sur vous parce qu'on pèse sur moi. Vous n'êtes pas content ? Accusez le système. Accusez le, et vous verrez, ça sera pire, car le système n'est personne, il n'entend pas, ne parle pas. Il pèse. Accusez le, si vous voulez. Il se vengera et pèsera plus fort encore. Comprenez bien que chacun de vous peut être remplacé à tout instant. Ils sont des millions, des milliards, ceux qui attendent leur tour.

Et pourtant, de le dire, de le montrer, de le mettre dans la bouche, dans les gestes, de ceux qui en furent, en sont, affectés dans leur chair - le seront à nouveau demain -, et alors tout est différent. Chacun sait, alors, qu'il est aussi un autre. Qu'ils sont plusieurs, nombreux. Pas une foule passive. Une multitude active. Des femmes, des hommes, des enfants, qui savent ce qui, en ce siècle nouveau, leur est de nouveau fait, encore une fois, toujours la même chose et encore une fois de façon différente.

Et voilà du même coup la magie du théâtre, elle aussi, retrouvée. Celle qui fait d'un local en désordre, d'un rien du tout, une scène où se présentent les drames personnels, ceux qui affectent les personnes, dans ce qu'ils ont de chaque fois singuliers, de chaque fois incarnés, avec les situations, toujours un peu particulières, les choix à faire, jamais tout à fait les mêmes que ceux d'hier, que ceux du voisin, les choix difficiles (par exemple, arrêter le travail, aussi difficile que les choix dont s'est, naguère, nourrie la tragédie). Et le local, du même coup, s'éclaire, lourd de lumière comme l'est la scène quand se lève le rideau, tout près dans l'espace et pourtant ailleurs, un autre monde, celui où l'aura du théâtre brille sur chaque visage. Et, sur cette scène improvisée, l'autre scène, celle de l'histoire, celle, capitale, de l'histoire du capital, s'incarne à son tour, pour qu'on la puisse enfin voir et, la considérant, telle qu'elle est, qu'on cesse enfin de l'accepter à la façon dont elle aime tant à se donner : celle d'une maladie fatale qu'il faudrait subir. En silence. Sans bouger. Merci NAJE. Merci Fabienne Brugel.

Luc Boltanski

*(nota / Luc Boltanski est co-auteur de l'ouvrage intitulé : Le Nouvel Esprit du Capitalisme , ouvrage sur lequel nous nous sommes largement appuyés pour construire le spectacle)*